... FER.
... de départ
... TEXAS ... MORGAN ... RAIL ROAD ... FLUVIALE ... à vapeur. [illegible]

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 DECEMBRE 1888. 62ème Année

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 DECEMBRE 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Bruits de scission, en France.

"Le bon La Fontaine a raison de dire : "On ne peut contenter tout le monde et son père." Si nous en croyons les bruits qui circulent — dit la *Liberté* du 5 décembre — le général Boulanger, à son tour, éprouverait, en ce moment, la vérité de cet adage. Il y aurait de sérieux dissentiments et des menaces de scission dans le comité de la rue de Sèze et dans tout le camp boulangiste. Les quelques républicains qui s'y sont égarés ne cacheraient pas leur mécontentement. Les royalistes se sentent compromis et sacrifiés. Seuls, les bonapartistes tiennent encore ; mais le discours de Nevers, si habile qu'il soit, ne leur a pourtant donné qu'une médiocre satisfaction.

"Nous ne sommes pas assez initiés aux secrets des coalisés qui s'intitulent "Parti national" pour pouvoir dire sûrement ce qu'il y a de vrai dans ces rumeurs encore confuses ; cependant, quelques faits connus rendent assez vraisemblables ce qu'on en dit.

"Il est certain qu'en ces derniers temps, deux ou trois députés boulangistes se sont séparés. A l'heure actuelle, M. Michelin déclare hautement qu'il fera de même si l'on persiste à soutenir dans les Ardennes la candidature de M. Auffray qui est un royaliste avéré et, de plus, un clérical notoire. M. Michelin a même publié, à ce sujet, dans son journal l'*Action*, des observations très agressives.

"Si ce que l'on raconte est exact, de très vives discussions auraient eu lieu au sein du comité de la rue de Sèze à propos de cette élection. Les membres républicains auraient formellement protesté contre le choix de M. Auffray, comme candidat boulangiste, et il aurait été même décidé qu'une note spéciale serait publiée dans les journaux du parti. Jusqu'à présent, cependant, rien n'a paru et c'est ce qui motiverait surtout l'attitude de M. Michelin. L'*Intransigeant* seul déclare se désintéresser dans le scrutin des Ardennes, n'ayant, dit-il, en face de lui que des réactionnaires qu'il ne veut pas appuyer.

"On annonce, en outre, que le comité est convoqué d'urgence pour aujourd'hui, sans doute pour trancher le débat et apaiser, s'il se peut, ces discordes intestines.

"Ce qui paraît le plus sérieux, c'est que, d'après ce qu'on répète, ce ne sont pas les républicains boulangistes seuls qui combattent la candidature de M. Auffray. Les bonapartistes, qui ont voix au chapitre, ne seraient pas moins ardents dans leur opposition. On affirme qu'ils ne veulent plus appuyer de candidats royalistes et qu'ils ne donneront désormais leur concours qu'à des candidats ouvertement boulangistes ou franchement impérialistes.

"Cette évolution du parti de l'Appel au peuple est, depuis quelque temps, assez nettement dessinée. Au fond, elle se justifie. Le bonapartisme est évidemment l'élément actif et dirigeant dans la triple alliance qui unit le général Boulanger au comte de Paris et au prince Victor. C'est lui qui a le plus d'initiative et de force d'impulsion ; et il prétend, avec quelque raison, posséder plus d'influence sur les masses électorales que les autres. Il aspire donc à la prépondérance et il ne se cache guère pour contester la valeur et la puissance de l'orléanisme. Aussi exige-t-il la part du lion dans la répartition des candidatures.

"Il est également certain que c'est sur ce parti que le général Boulanger compte le plus, et c'est lui qu'il cherche surtout à flatter et à ménager. Le discours de Nevers, fait pour ne pas trop déplaire aux républicains, a eu cependant tous les euphémismes possibles à l'adresse des bonapartistes et à l'égard du coup d'Etat du 2 Décembre. Quand aux orléanistes, il n'en a pas même fait mention ou si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Le parti de la Monarchie devient ainsi de plus en plus dans le [illegible] il est engagé, une quantité négligeable.

"Ce n'est pas sans une désillusion amère qu'il s'aperçoit aujourd'hui du sans-façon avec lequel on le traite. Le *Soleil* qui a mené si imprudemment la campagne boulangiste, où la Royauté risque plus encore que la République d'être définitivement vaincue, a fait entendre hier une protestation, il est vrai timide, que nous avons enregistrée. Le *Moniteur universel* déclare très nettement, à son tour, que le but que poursuit son parti ne saurait être celui que poursuit le général Boulanger.

"Le *Soleil*, lui-même, affirmant énergiquement qu'il n'y a de salut que dans la Monarchie, condamne dans les termes les plus sévères, le régime que le futur César a proposé au banquet de Nevers : "Avec ce régime, dit-il, on aurait l'anarchie en bas et la dictature en haut : La nation française n'accepterait pas un gouvernement établi sur de pareils principes, et nous sommes certains qu'elle ne le supporterait pas longtemps."

"Nous ne voulons rien exagérer, mais il est impossible de ne pas voir, dans tous ces faits et dans toutes ces contradictions, des symptômes sérieux de dissentiments fondamentaux et peut-être de prochaine rupture. Le désaccord existe entre les trois alliés ; il en est même, pour chacun d'eux, dans ce qu'on peut appeler leur propre famille.

"C'est le sort inévitable de toutes les coalitions fondées sur l'équivoque. Les monarchistes commencent à voir clairement qu'on les mène droit à une République dictatoriale dont ils seront les premières victimes, et qui, si elle doit périr au bout d'un certain temps, n'aura peut-être en que celui qu'ils contribuent à élever aujourd'hui au pouvoir. Ils se demandent si ce n'est pas folie de leur part, de jouer ainsi leur avenir et celui de leur prince pour faire du général Boulanger un dictateur d'abord, plus tard un empereur.

"Les bonapartistes eux-mêmes ne tarderont pas à être frappés de la même vérité et du même danger, et que restera-t-il alors ?

"Depuis combien de temps avons nous dit à la Droite que sa force devant l'opinion était dans son étiquette conservatrice, et que, pour devenir la majorité et conquérir le gouvernement, tout lui commandait de la garder dans les prochaines élections, en combinant ses efforts avec ceux des conservateurs républicains ! Elle a voulu entrer en guerre et s'allier à tous les partis de renversement pour démolir la République ; nous craignons fort pour elle qu'elle ne se soit exposée à être engloutie sous les décombres !"

La scène se passe à Berne, dans un établissement de bains.

Un Français entre dans sa baignoire, et voyant que le thermomètre, qui flotte sur l'eau, marque 50 degrés :

—50 degrés ! dit-il au garçon ; ce n'est pas possible, et ce thermomètre a la berlue.

—Oh ! ne faites pas attention, répond le garçon ; c'est peint.... c'est pour les Anglais !

Toto pratique la charité à sa manière.

Dernièrement, comme il se promenait avec sa famille, un pauvre homme vient à passer et demande l'aumône.

Toto, bravement, donne le seul sou qu'il possède.

La mère le comble d'éloges et l'embrasse.

—Tu trouves que c'est bien, dis, petite mère ?

—Mais certainement, mon chéri.

—Eh bien ! pour ma peine, si tu étais bien gentille, tu me donnerais deux sous !....

Une Chevelure

[illegible]

Dix Ans Plus Jeune.

[illegible]

Ayer's Hair Vigor

[illegible]

Nouvelles scientifiques.

REMARQUES POUR L'INCUBATION.—Quand un jeune coq n'a pas plus de 3 poules, les couvées donneront surtout des poulettes, les premières au moins. Si le coq est vieux, l'un ou l'autre des sexes sera en majorité. Quand un vieux coq a plus de 5 jeunes poules, les œufs donnent plus de femelles que de mâles.

Quand le coq et les poules sont du même âge, les résultats sont plus incertains; mais on admet généralement que moins le coq a de poules, plus grand est le nombre de mâles sortant des œufs.

[*Bulletin de la Société d'acclimatation.*]

CONSTIPATION HABITUELLE DES ENFANTS.—Administrer à l'enfant 3 ou 4 cuillerées de sirop de sucre. Si les urines sont chargées, il faut prescrire quelques cuillerées d'eau de Vichy ou de Vals. Lorsque les enfants ont dépassé l'âge de dix ans, les asperges et les choux-fleurs bouillis évitent l'encombrement de l'intestin. Les frictions sur le ventre réalisent une sorte de massage utile à la régularité des selles. Comme évacuants, les lavements à la glycérine rendent des services. L'usage d'une infusion de séné et de colombo entretient la liberté du ventre.

(*Bul. méd. journ.* 1888.)

IVROGNERIE CHEZ LES ENFANTS.—Il paraît que l'ivrognerie fait des progrès parmi les enfants en Autriche. Les petits garçons arrivent parfois à l'école dans un état navrant d'ébriété.

DESTRUCTION DES ANIMAUX A FOURRURES EN SIBÉRIE.—A Irbit, où il ne passe qu'une partie des fourrures mises en vente, on a vendu l'année dernière : 3,180,000 peaux d'écureuil, 140,000 de marmotte, 1,300,000 de lièvre, 11,000 de renard bleu, etc.

INFLUENCE DE LA FUMÉE DU TABAC SUR LES MICROBES.—La fumée du tabac gênerait le développement des microbes, arrêterait même celui du micro-organisme du choléra. Fumeurs, à vos pipes !

INTOXICATION PAR L'EAU DE SELTZ.—On signale encore des accidents dus à l'usage de l'eau de Seltz. Les siphons ont une armature qui contient de 42 à 80,0 de plomb. L'eau chargée d'acide carbonique dissout une certaine quantité de ce plomb. De là, la production d'accidents toxiques dus à l'ingestion du plomb.

L'amour sans orthographe.

*** le 7 du mois

Mon tandre amant

Depuis que jo vous sireun lantre jour chez ma tente je ne peu plu me passer de pansé a vou tout la nui et le jour quan je ne fait rien ce qui arive souvent. Vous avais tant pris bonne façon quand même vo grans cheveu était ban avec le chapau sur la tete puis des cheveu qui tombait sus les oeil. O je me rejoui que vous été ici tout le jour venè le matin écrivé moi je veut aler au village de*** vous atandre on pourra se promener en cachaitte pour les garçon et les fille du village ne dises pas que j'ai toujours un autre bonnami toute les file ici on des mauvaise langes les garcon ossi je vai jame avec. Si vous pouvé pas venir et bien je ven vous écrire quan jiré pour que vous vené matandre a la garre parsque je voudrai pas que ma tante me vois. Pourtant elle voudré bien qu lon se marie les deux on sera heureu pis que vous gagné bocou ché vautre patron. Savé vous si cera content quon se marri mais to pas lui dir sa le regarde pas lui qui sait bien marriez.

Jai toujours daisirez alé vivre dans une ville parsque les gen y on plu d'esprit quan villago. Je pli bien ma lettre la montré pas a vo ami si vous en avé. Jatten une lettre de vou écrivé un peu grau je peu mieu lir. Je vous salue bacou votre toute atandrie.

***

A la brasserie.

On parle d'une nouvelle maladie végétale, l'*hemileia vastatrix*, une espèce de philloxera qui menace de vider nos tasses comme l'autre a vidé nos verres, et quelqu'un dit que ce n'est point là, d'ailleurs, le seul parasite du café.

—Il y a encore le *Candelillo* ou *mancha de hierro* et le *Cemiostoma coffeellum*....

—Pardon, interrompit Galurin, que cette énumération scientifique commence à ennuyer considérablement, vous oubliez le principal, le plus terrible parasite du café.

—Lequel donc, s'il vous plaît ?

—Eh ! parbleu, "l'ami" qui vient s'asseoir à côté de vous et qui se fait payer un bock !

M. Momo, méchant au commencement du dîner (moment de la soupe), un papa sévère autant que juste, l'a privé totalement de dessert (moment de sucreries.)

Mais quand on en est là, la maman—les mères ont toujours de ces faiblesses—voyant que le marmot meurt d'envie de faire lever sa punition, le pousse à faire amende honorable auprès de qui de droit.

—Allons, allons, dis à ton père de te pardonner et de te donner un peu de confitures....

Et M. Momo, pressé d'arriver à ses fins, de bredouiller aussitôt—d'un ton larmoyant—en mangeant la moitié des mots et en lorgnant un énorme pot de mirabelles....

Papa, veux-tu me pardonner de la confiture.

Assez nature :

Un amateur de sommeil du matin a depuis quelque temps pour voisin immédiat d'en face un emballeur.

On sait combien ce métier est bruyant.

L'autre jour, il n'entend rien. Il ouvre la fenêtre et s'aperçoit que l'échoppe de son bourreau est fermée.

—Fainéant, murmure-t-il en fermant, ça fait le lundi !

Taupinard, excellent peintre, cause avec la duchesse de certains impressionnistes luministes et intentionnistes, dont les paysages sont étrangement irisés de tons jetés les uns à côté des autres.

—Ne dirait-on pas, duchesse, fait-il d'une voix flûtée, la campagne telle qu'on la voit quand on est bien gris !

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

TROISIÈME PARTIE

LA PAPILLONNE.

—Suite—

—Mon Dieu, mais vous pleurez ! s'écria Flora en s'asseyant près de lui et en lui prenant les mains.

Le vieillard essaya de parler, son émotion l'en empêcha. Sans brusquerie, doucement, il retira ses mains.

—De grâce, monsieur, qu'avez-vous ? continua la jeune femme attristée ; on m'a dit que vous étiez venu à Paris exprès pour me voir ; il faut donc que vous ayez besoin de moi ; vous vous êtes rappelé ce que je vous ai dit sur la place de Saint-Amand, je vous en remercie et je répéterai mes paroles : si je puis faire quelque chose pour vous ou l'un des vôtres, disposez de la fille d'Inès Ramon ; tout ce qu'il me sera possible de faire je le ferai.

—Oui, répondit le vieillard, qui avait eu le temps de se remettre, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit sur la place de Saint Amand.

—Eh bien, bon papa Rouget, faites que je sois assez heureuse pour pouvoir acquitter aujourd'hui une partie de la dette de reconnaissance contractée envers vous par ma famille.

—C'est la fille d'Inès Ramon qui veut qu'il y ait une dette de reconnaissance. Ce que j'ai fait en Espagne pour votre mère, mademoiselle, ne méritait pas qu'elle s'en souvînt, et moins que cette action si simple d'un honnête soldat français restât dans la mémoire de sa fille. Enfin, vous m'avez dit à Saint-Amand que vous me deviez quelque chose ; c'est bien. Ah ! il fallait que la chose fût bien grave, bien terrible, pour que je me sois permis, plein de confiance en vos paroles, de venir vous implorer.

—M'implorer, moi ! Que dois-je faire, monsieur Rouget ? Dites, dites !

—Mademoiselle, dans votre prospérité, dans votre grandeur, au milieu de la richesse, vous vous êtes souvenue de l'ancien soldat de Saint Amand, qui n'est qu'un homme pauvre, souvenue aussi de mes enfants pauvres comme moi ; cela prouve que vous êtes bonne, que vous avez du cœur ; aussi me suis-je mis en route avec confiance et plein d'espoir.

Le vieillard attira à lui son petit sac de cuir, l'ouvrit, versa ce qu'il contenait sur la table et reprit :

—Cet or et ces bijoux, mademoiselle, vous me les avez envoyés par un de vos serviteurs ; mais comme vous le voyez, je n'ai disposé ni de l'or ni des bijoux. Malgré mon âge et le peu de force que j'ai, je me suis mis en route pour Paris afin de vous rapporter moi-même vos présents.

—Mais pourquoi ? fit la jeune femme très surprise.

—Parce que les miens et moi ne pouvons pas les accepter.

—Mon Dieu, mais pourquoi ? demanda encore la danseuse.

—Ah ! pourquoi, répondit le vieillard, avec un accent douloureux, vous allez le comprendre.

Tout à l'heure, vous me demandiez de vous dire ce que vous pourriez faire pour moi ; ah ! ce n'est pas pour moi, qui vais bientôt mourir, que vous pouvez faire quelque chose ; mais pour ma petite-fille.

—Cette charmante personne que l'on appelait à Saint Amand la belle Paule ?

—Je n'ai que cette seule petite fille.

—Oh ! parlez, monsieur, parlez ! Votre petite-fille est mariée sans doute ?

Le vieillard répondit par un mouvement de tête.

Il resta un moment silencieux, puis se redressant et tendant ses mains tremblantes vers la danseuse :

—Mademoiselle, dit-il d'une voix suppliante, c'est au nom de la senorita Mercédès d'Argélias et au nom d'Inès Ramon, sa mère, que je demande à la danseuse Flora grâce pour ma petite-fille et ses deux enfants !

—Mon Dieu, mais je ne comprends pas ! s'écria la jeune fille avec une sorte de stupeur.

—Ah ! je sais bien que vous ne comprenez pas encore, dit le vieillard, ne pouvant plus retenir ses larmes ; ah ! je sais bien que vous ignorez.... Eh bien, comprenez donc maintenant : Paule Pérard, ma petite-fille, a épousé le comte Maxime de Verdraine dont elle a deux enfants, deux petits garçons !

XVIII

LA VENGERESSE.

La danseuse avait bondi sur ses jambes comme poussée par un ressort et, frémissante, elle regardait Pierre Rouget avec effarement.

—Grand Dieu ; que viens-je d'entendre ! exclama-t-elle d'une voix étranglée et en devenant pâle comme un cierge, Paule Pérard est la comtesse de Verdraine !

Elle s'arrêta pour respirer avec force, car elle était haletante et suffoquait.

Au bout d'un instant, elle parvint à maîtriser son émotion. Alors, après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front :

—Malheureuse, malheureuse que je suis ! prononça-t-elle d'une voix sourde et vibrante, qu'ai-je fait ? Je croyais être un agent de la Providence, je croyais que Dieu m'avait donné une mission de vengeance et qu'il était avec moi ! Oui, je croyais cela et je me trompais !.... Oui, je croyais que le Dieu de justice, qui châtie les misérables, les infâmes, m'avait substituée à sa Providence !

Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec une sorte de frénésie sauvage, je croyais cela et je n'étais qu'un noir démon sorti de l'enfer !...... Paule Pérard, la petite-fille de Pierre Rouget ! C'est à elle et à ses enfants que j'ai arraché le pain des mains !

Malheureuse ! malheureuse que je suis ! Ah ! ma mère, ayez pitié de moi, ne maudissez pas votre fille !

Elle tenait son front courbé, comme écrasée.

Soudain elle se redressa brusquement, le regard sombre, et se rapprocha du vieillard qui la regardait avec effroi.

—Monsieur Pierre Rouget, dit-elle, que pensez-vous de moi ?

—A mon âge, mademoiselle Flora, on est indulgent ; je pense que vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer, que vous êtes plus malheureuse que coupable.

—Merci, monsieur Pierre Rouget. On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais la maîtresse du comte de Verdraine ?

—On me l'a dit.

—Eh bien, on vous a trompé, c'est faux ; je ne suis pas la maîtresse du comte de Verdraine, malgré les apparences, et bien que tout le monde soit autorisé à le croire. Non, le comte de Verdraine n'est pas mon amant.... au moins je n'ai pas cela à me reprocher envers l'épouse lâchement abandonnée.

Après une pause, elle continua :

—Je ne suis qu'une danseuse, une fille de théâtre, monsieur, comme je n'étais autrefois, lorsque vous m'avez vue à Saint-Amand, qu'une pauvre petite gitana. Oh ! je sais bien ce que l'on pense, tout ce que l'on peut penser et dire d'une jeune fille faisant partie d'une troupe de saltimbanques, d'une jeune fille qui se montre demi-nue sur les planches d'un théâtre ; on ne croit guère à la vertu des femmes de théâtre et l'on ne fait pas grand cas de leur moralité. Eh bien, l'on nous juge souvent avec trop de légèreté, avec trop de sévérité.

Monsieur Pierre Rouget, sur la mémoire vénérée d'Inès Ramon, ma mère, je vous jure que je n'ai jamais eu d'amant ! Pourquoi cela ? Ah ! pourquoi ? D'abord parce que je n'ai jamais aimé et que je ne suis pas une femme capable de se vendre ; j'aimerais mieux mourir, me tuer de mes propres mains plutôt que de souiller ma conscience et de perdre l'estime de moi-même.

Je suis d'une noble race, monsieur, et je tiens à garder intacte en moi la noble fierté de ma race !

Je ne pourrais aimer qu'un homme qui m'aimerait pour moi-même et qui trouverait que je vaux assez pour qu'il m'épousât. A celui-là, monsieur, dont je serais la femme, je me donnerais tout entière !

Et ce n'est point parmi les gens titrés, les riches financiers, les millionnaires que je voudrais le trouver, cet homme.

J'ai gardé de Saint-Amand plus d'un souvenir, entre autres celui d'un grand et beau jeune homme qui était alors fortement épris de la belle Paule et à qui j'ai adressé quelques paroles encourageantes. Eh bien, monsieur Pierre Rouget, celui que je voudrais aimer serait un homme qui ressemblerait par le cœur à ce jeune paysan de Saint-Amand-les-Vignes que votre petite-fille a dédaigné.

Le vieillard baissa tristement la tête.

—Oh ! la malheureuse Paule, poursuivit la danseuse, elle a passé à côté du bonheur sans le voir, elle a repoussé celui qui l'aimait sincèrement, uniquement, dont la vie n'aurait eu qu'un but : la rendre heureuse ; et pour épouser qui ? Le comte de Verdraine, un misérable !

Pierre Rouget poussa un long soupir. Hélas ! les paroles de Flora étaient comme une griffe de fer labourant la plaie saignante de son cœur.

La jeune fille reprit :

—Mais laissons les choses du passé et parlons du présent. Vous êtes venu à Paris afin de me demander grâce pour la comtesse de Verdraine et ses deux fils, c'est-à-dire pour me crier : Rendez son mari à ma petite-fille et aux deux enfants leur père, et si le comte de Verdraine ne veut pas revenir à ceux qu'il a abandonnés, ne les ruinez pas, faites qu'il leur reste au moins un morceau de pain. Est-ce-bien cela, monsieur Rouget, ai je deviné votre pensée ?

—Oui, oui, oui !

—Malheureusement, hélas ! vous êtes venu trop tard ou, si vous aimez mieux, il eût fallu que j'apprisse plus tôt que la comtesse de Verdraine était votre petite-fille ; aujourd'hui, mon acte de vengeance est accompli, et, si je reçois encore le comte de Verdraine, c'est qu'après l'avoir frappé avec fureur, inexorablement, j'ai trouvé que j'étais peut-être allée trop loin, et je me suis sentie prise d'une espèce de sentiment de pitié pour lui.

Je l'ai fait souffrir cruellement, horriblement, comme il avait fait souffrir les autres, plus peut-être, et du même mal. Il avait déjà fortement ébréché sa fortune, mais il était riche encore et j'ai entrepris de le ruiner.

—On m'a dit qu'il avait dépensé pour vous au moins un million.

—C'est fort exagéré, monsieur Rouget, car le comte dépensait d'un autre côté des sommes énormes ; enfin, je crois bien que depuis un an le million a été englouti.

—Mais il n'est pas encore ruiné !

—Je ne puis vous laisser cette illusion ; le comte est absolument ruiné ; tout ce qu'il possédait vient d'être vendu par suite de saisies opérées par ses créanciers, et il ne lui reste rien, rien.

—Ainsi, plus rien à faire ?

—Hélas ; non.

—Ma pauvre Paule ! mes pauvres petits-fils ! gémit le vieillard !

—Je les plains ! murmura la jeune femme

—Mais pourquoi la danseuse Flora, qui est toujours Mercédès d'Argélias, la fille d'Inès Ramon, a-t-elle commis cette abominable action ? s'écria le vieillard avec véhémence et les yeux étincelants.

—Pour venger ma sœur, Dolorès d'Argélias ! répondit Mercédès d'une voix creuse.

—Ah ! fit lentement Pierre Rouget, c'est votre sœur que vous avez vengée ?

—Oui, ma sœur, qui était douce, bonne, aimante, et que j'aimais comme on doit aimer une sœur aînée. Je n'ai pas cherché le comte de Verdraine, continua Mercédès d'une voix plus forte, c'est lui qui est venu à moi. La sombre fatalité l'a poussé vers Flora la danseuse ; il m'a été présenté par un de ses amis qu'il avait instamment prié de faire cela pour lui ; je l'avais vu déjà une ou deux fois, mais dans la rue, s'attachant à mes pas, et sans savoir qui il était.

Quand l'ami qui me le présentait prononça son nom, je ne sais quelle espèce de terrible fureur grandit aussitôt en moi, soudainement, au souvenir de ma sœur et de son malheur ; ce fut comme un souffle puissant de haine qui pénétra tout mon être ; faisant passer dans mon âme toutes les ardeurs de la vengeance.

M. de Verdraine voulait m'avoir pour maîtresse, il se l'était juré à lui-même, et la passion insensée que je lui avais inspirée m'a trop facilement aidée dans mon œuvre de vengeresse.

—Le malheureux avait donc fait bien du mal à votre sœur ? demanda le vieillard.

—Il l'a tuée !

—Tuée ?

—Oui, tuée, monsieur, et je vous dirai comment.

—La fille d'Inès Ramon a vengé sa sœur, je n'ai rien à redire à cela, moi, je suis pour la justice, il faut que les méchants, les coupables soient punis.

Mais quand le châtiment infligé au coupable atteint les innocents, je dis que ce n'est plus la justice et je m'indigne. Mercédès, Mercédès, vous ne saviez pas que la comtesse de Verdraine était la petite-fille de Pierre Rouget, l'ancien soldat du Trocadéro, mais vous n'ignoriez pas qu'il y avait une comtesse de Verdraine, abandonnée par son mari et mère de deux enfants. Oh ! Mercédès, n'avez vous donc pas pensé à ces innocents, à ces malheureux dont vous faisiez des victimes ?

—Si, monsieur Rouget, si, j'ai plus d'une fois pensé à eux, et si le comte de Verdraine y avait aussi pensé, lui, s'il eut eu des regret de les avoir abandonnés, s'il eût manifesté seulement l'intention de retourner près de sa femme et de ses fils, j'aurais eu pitié de lui...... Mais chez cet homme, qui n'a conscience d'aucun de ses devoirs, chez cet homme gangrené, égoïste, débauché, privé de sens moral, je n'ai rien trouvé, rien, pas un seul sentiment honnête, et il n'a pu m'inspirer que le mépris et le dégoût.

Et je ne me suis pas arrêtée : mon œuvre était commencée, je l'ai poursuivie ; quand on veut jouer le rôle de la Providence pour châtier un criminel, il faut se faire un cœur de bronze et se rendre inaccessible à la pitié, car si l'on s'apitoyait sur les innocents qui peuvent être frappés du même coup que le coupable, on ne pourrait jamais être un vengeur.

Peut-être suis-je allée plus loin que je ne l'aurais voulu, peut-être ai-je frappé trop fort ?.... ceci est entre Dieu et ma conscience....

—J'ai vengé Dolorès, j'ai vengé ma sœur.

Si j'ai dépassé le but, je demanderai pardon à Dieu, et Dieu, qui connaît mes intentions, Dieu me pardonnera !.... Je sais ce que je dois faire pour obtenir le pardon !

Elle avait prononcé ces dernières paroles, superbe d'animation, d'énergie, le visage resplendissant et ayant sur le front comme une auréole.

Le père Rouget baissa tristement la tête.

—Tout est fini, murmura-t-il ; mon Dieu, que vont devenir la mère et les enfants !

La danseuse eut un mystérieux sourire.

Mélie, assise dans un coin de la chambre, pleurait silencieusement.

Après un assez long silence, la Papillonne reprit :

—Monsieur Pierre Rouget, je ne veux pas vous demander de me pardonner le mal que, sans le savoir, j'ai fait aux vôtres : mais pensez-vous qu'aux yeux du monde je puisse être excusée ?

—Oui, répondit faiblement le vieillard.

—Je ne puis vous demander plus ; merci !

Maintenant, continua-t-elle, je vous ai dit que je vous apprendrais comment le comte de Verdraine a tué ma sœur Dolorès. Ecoutez.

Ma mère, Inès Ramon, que vous avez connue, sortait d'une famille autrefois riche et puissante en Espagne, que des événements graves, l'ingratitude des princes et des malheurs de toutes sortes avaient ruinée.

Vainement les descendants essayèrent de refaire leur fortune, de reprendre dans le pays la place et le rang qui leur appartenaient par droit de naissance et que leur intelligence et leur dévouement à la patrie méritaient.

Don Ramon, mon aïeul, était colonel lorsqu'il tomba sur le champ de bataille frappé par une balle française. C'est la loi de la guerre. Mon père, don José d'Argélias, officier d'avenir dans l'armée espagnole, mourut prématurément, laissant sa veuve à peu près sans ressources avec quatre enfants jeunes encore qu'il fallait élever.

La pauvre femme a fait comme elle a pu, s'est donné beaucoup de peine, mais a eu la satisfaction de nous voir grandir.

Les deux aînés étaient des garçons ; tous deux aujourd'hui sont officiers. Dolorès était venue au monde la troisième et moi deux ans après elle.

A l'école où ma mère nous avait placées, ma sœur et moi, nous avons appris ce qu'il est indispensable que des jeunes filles sachent et aussi la langue française. Ma mère l'avait voulu. Comme je vous l'ai dit, monsieur Rouget, Inès Ramon se souvenait de vous, et bien que son père eût été tué par une balle française, à cause de vous elle aimait la France et les Français.

Je dois vous dire que nous habitions à Grenade.

Quand j'eus douze ans, j'entrai à l'école de danse de la ville ; c'était dans mes goûts et peut-être chez moi, déjà, une vocation. Ma sœur, de son côté, qui avait des dispositions pour la comédie et le drame, suivait un cours de déclamation.

Notre mère mourut et avec elle s'éteignait une petite pension qu'on lui avait accordée en récompense des services rendus par son père, mort au champ d'honneur et comme veuve d'officier.

Dolorès et moi, nous nous demandâmes ce que nous allions devenir, car nous n'avions personne qui s'intéressât à nous et nous avions trop de fierté dans l'âme pour nous adresser à des gens plus hauts que nous et qui peut-être ne nous seraient pas venus en aide.

Nous avions nos frères soldats ; mais en Espagne comme partout les soldats ne sont pas riches.

Heureusement, ma sœur fut engagée au théâtre de Grenade. Toutefois, je ne pouvais pas compter sur elle, car elle ne gagnait que bien juste pour se suffire à elle-même.

J'étais d'une nature assez aventureuse; on me proposa de m'enrôler dans une troupe de saltimbanques nomades, qui se disposait à partir pour la France ; n'ayant rien de mieux à faire, j'acceptai et je devins la pensionnaire de don Stéphano, qui m'a traitée avec beaucoup de bienveillance et comme si j'avais été sa fille. Je lui suis reconnaissante de m'avoir amenée en France et je fais pour lui et sa troupe ce que je peux, mais pas ce que je voudrais, car don Stéphano ne veut pas quitter son métier de saltimbanque.

Avec don Stéphano je me suis faite gitana, j'ai dit la bonne aventure, ce qui n'a rien de bien difficile, et c'est ainsi que j'ai parcouru la France jusqu'au jour où je suis arrivée à Paris pour devenir ce que j'étais réellement, une danseuse.

Après son engagement d'un an au théâtre de Grenade, ma sœur fut engagée à Madrid. Actrice au Théâtre-Royal, commençant à jouer des rôles d'une certaine importance, elle pouvait arriver au premier rang des comédiennes. L'avenir lui souriait.

Il y avait dix-huit mois que notre mère était morte, et c'était quelques mois avant l'époque où vous m'avez vue à Saint-Amand-les-Vignes.

La fatalité voulut que le comte Maxime de Verdraine, qui voyageait en Espagne, vînt se loger, à Madrid, dans l'hôtellerie où ma sœur avait loué une chambre en attendant qu'elle eut des économies suffisantes pour pouvoir se meubler un petit appartement.

Dolorès était jeune, elle n'avait pas encore dix-huit ans, et elle était belle à ravir. Et elle était honnête, sage et pure, monsieur Rouget. Elevée comme moi dans des principes sévères, elle savait ce qu'elle devait à la mémoire de notre mère, à l'honneur de notre nom et à elle-même.

Une après-midi, après une longue et fatigante répétition au théâtre, Dolorès rentra chez elle et comme toujours ferma sa porte. Elle était très altérée. Il lui restait de l'orangeade au fond d'une bouteille. Elle versa la liqueur dans un verre, la remplit d'eau fraîche et but.

Au bout d'un instant, elle se sentit tout étourdie et prise subitement d'un étrange besoin de dormir. Elle se jeta sur son lit, ses yeux se fermèrent malgré elle, et presque aussitôt elle s'endormit d'un profond sommeil.

Monsieur Rouget, d'après une lettre que ma sœur m'a écrite avant de mourir, lettre où elle m'apprend son malheur et me donne tous les détails que je viens de vous faire connaître, elle a été persuadée que le comte s'était procuré une seconde clef de sa chambre, qu'il était entré chez elle en son absence et avait mis le narcotique à l'orangeade.

—Oh ! fit le vieillard, c'est lâche !

—Ah ! vous trouvez que c'est lâche, monsieur ; mais la lâcheté et l'infamie se touchent de près, et le comte Maxime de Verdraine allait être encore plus lâche et plus infâme.

Quand Dolorès d'Argélias se réveilla au sortir de son singulier sommeil, qui était une espèce d'engourdissement du corps tout entier, elle se trouva dans les bras du comte de Verdraine. Dolorès d'Argélias venait d'être souillée, déshonorée.

—Le comte de Verdraine a fait cela ! exclama le vieillard rouge d'indignation et les prunelles en feu.

—Il l'a fait !

—Oh ! le misérable, le misérable !

—Vous comprenez, monsieur, qu'il avait une seconde clef de la chambre puisqu'il avait pu y pénétrer pour commettre son crime.

—C'est épouvantable ! Mon Dieu, mon Dieu, que de monstruosités sur la terre !

—Maintenant, monsieur, reprit Mercédès, vous pouvez déjà me juger, et cependant je ne vous ai pas encore tout dit.

Dolorès accabla le comte de reproches sanglants ; elle pleura, sanglota ; sa douleur, son désespoir étaient terribles. Mais que pouvait faire la malheureuse ? Par de belles paroles, par des promesses, des mensonges, le comte parvint à l'apaiser, à la calmer et elle lui pardonna. Elle n'avait plus à défendre, plus rien à refuser au comte, qui lui avait promis de l'épouser, elle devint sa maîtresse, et la malheureuse, croyant qu'elle serait un jour sa femme, se mit à aimer cet homme, cet infâme qui l'avait déshonorée !

Dolorès allait devenir mère, monsieur Rouget ; elle instruisit le comte de sa position et le pressa vivement de remplir la promesse, le serment qu'il lui avait fait de l'épouser. M. de Verdraine promit et jura de nouveau. Mais quelques jours après, il quittait furtivement Madrid et s'enfuyait d'Espagne comme un misérable, un larron d'honneur qu'il est, abandonnant sa victime comme il a abandonné depuis sa femme et ses enfants.

En apprenant que le comte était parti, Dolorès faillit devenir folle ; cependant, comme elle s'était imaginé, la pauvre crédule qu'il l'aimait et qu'elle croyait à son honneur de gentilhomme, elle ne pouvait admettre qu'il eût aussi lâchement trahi ses serments et elle se disait : il reviendra.

Elle attendit pendant deux longs mois et il fallut bien enfin qu'elle comprît que le misérable l'avait odieusement trompée.

La pauvre Dolorès ne pouvait plus cacher son état, ses camarades impitoyables la raillaient; elle en vint à ne plus oser se montrer. Alors, monsieur, alors, désespérée, ne voulant plus avoir à rougir, voulant échapper à sa honte, elle eut la sinistre pensée du suicide.

Un jour, elle s'enferma dans sa chambre bien close, alluma un réchaud rempli de charbon, s'étendit sur son lit et, sans doute, en priant le Seigneur de lui pardonner, elle attendit l'asphyxie, la mort.

Le lendemain, quand attiré par la forte odeur du charbon, on pénétra dans sa chambre, elle n'existait plus depuis plusieurs heures.

Sur la table, on trouva trois lettres qu'elle avait écrites avant d'allumer le réchaud ; les deux premières étaient adressées à chacun de mes frères, l'autre à moi; je l'ai reçue deux mois plus tard.

C'est par cette lettre dont je vous ai parlé tout à l'heure, monsieur Rouget, que j'ai appris ce que je viens de vous raconter.

Vous savez, maintenant, pourquoi je me suis fait la justicière du comte de Verdraine. J'ai vengé ma sœur ! Si j'ai eu tort, que Dieu me punisse à mon tour. Mais pourquoi me punirait-il ? C'est lui plus que moi qui a frappé l'assassin de Dolorès d'Argélias !

Le vieillard qui pleurait, tenant sa tête baissée, se redressa.

—Oui, dit-il, c'est Dieu qui, se servant de vous, a châtié le misérable.... Oh ! quel monstre que cet homme !

Il resta un instant les yeux et la pensée au ciel, l'implorant sans doute en faveur des abandonnés, puis ramenant son regard sur la danseuse, il reprit :

—Je n'ai plus rien à dire à la fille d'Inès Ramon, plus rien à lui demander ; j'ai fait un voyage inutile.

—Non, réplique vivement Mercédès, non, vous n'avez pas fait un voyage inutile et avant qu'il soit longtemps vous en aurez la preuve.

Elle s'approcha de la table et mit dans sa poche les quatre écrins.

—Je reprends ces bijoux, dit-elle, qui ne peuvent plus être un présent de Flora la danseuse à la comtesse de Verdraine. Mais, monsieur, au nom de ma mère, je vous prie de garder la petite somme contenue dans ces deux bourses, car vous en aurez grand besoin.... Oh ! acceptez, monsieur, acceptez, vous le pouvez sans rougir et vous pourrez vous servir de cet argent sans honte ; il ne provient pas des largesses de M. de Verdraine, il est à moi, bien à moi, je l'ai gagné.

Après un silence elle continua :

—Vous ne quitterez pas Paris avant trois ou quatre jours, je reviendrai vous voir, et comme ces deux mille francs vous seraient insuffisant, vous me permettrez de vous en donner encore huit mille.

Avec dix mille francs, ajouta-t-elle ayant les larmes dans la voix et avec un accent de mélancolie profonde, vous défendrez à la misère de toucher à la comtesse de Verdraine et à ses enfants, avec ces dix mille francs, les abandonnés auront du pain.

Sur ces mots elle s'élança hors de la chambre.

—Elle a agi selon sa conscience, murmura le vieillard, que Dieu lui pardonne !

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

QUATRIEME PARTIE.

LE CHEMIN DES LARMES.

I

DOULOUREUSES ÉTAPES.

Nous revenons à la comtesse Paule que nous avons laissée avec ses enfants sur un chemin inconnu, au milieu de la nuit, allant droit devant elle, à la grâce de Dieu.

Georges marchait bien, il avait de bonnes petites jambes; quant à Edouard, de deux ans moins âgé que son frère, et bien qu'il fût également robuste et plein de santé, il ne pouvait avoir que la force de son âge ; aussi la mère était-elle obligée souvent de le porter dans ses bras.

De temps à autre, d'ailleurs, tous trois se reposaient.

Quand il fit grand jour et qu'ils virent le soleil paraître à l'horizon au-dessus des grands pins qui couronnaient la montagne, les enfants étaient harassés, et Paule elle-même se sentait exténuée.

Tous trois s'assirent sur le bord d'un fossé, dans l'herbe, et bientôt les enfants s'endormirent tête contre tête sur les genoux de leur mère Quand ils se réveillèrent, au bout de deux heures, ils se frottèrent les yeux puis tendirent en souriant leurs petits bras à la comtesse, ce qui voulait dire :

—Embrasse-nous.

Paule les embrassa et leur dit :

—Vous avez bien dormi, vous sentez-vous reposés ?

—Oui, maman.

La comtesse n'avait pas dormi, elle ; elle avait veillé sur le sommeil de ses enfants, éloignant les mouches et autres insectes qui les auraient tourmentés.

Les deux petits avaient faim, avaient soif.

—Maman, j'ai faim, j'ai soif, dit Georges.

—Maman, j'ai faim, j'ai soif, répéta Edouard.

Paule avait dans son sac de voyage du pain, de la viande, des œufs durs, du fromage, une bouteille de vin et un verre. Elle fit manger et boire les garçonnets qui mangèrent assez. Au fond du fossé coulait une eau fraîche et limpide ; pour ménager le vin, tous trois burent de cette eau légèrement rougie.

—Me voilà, avec mes enfants, errante comme une vagabonde, se disait Paule.

Et elle faisait de douloureuses réflexions sur son étrange destinée.

Toujours elle se demandait ce qu'elle allait devenir et surtout ce qu'allaient devenir ses enfants. Elle avait un peu d'argent mais tout en l'épargnant autant qu'il lui serait possible, aurait-elle assez pour le long et pénible voyage qu'elle avait à faire ? Et si elle n'avait pas assez, il lui faudrait pourtant trouver le moyen de nourrir ses enfants ! Et ce moyen était unique : il faudrait tendre la main, mendier.

Oh ! la comtesse de Verdraine mendiante ! Oh ! les petits-fils du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac mendiants ! Elle se sentait frémir de honte.

Ils étaient loin des Bergères ; mais où allaient-ils aller, maintenant ? Elle ne pouvait faire marcher ses enfants constamment ; il fallait au moins qu'ils se reposassent la nuit. Où passeraient-ils la nuit suivante ? Si elle ne trouvait pas une auberge, oserait-elle demander un asile dans la grange ou le grenier d'une chaumière ?

La malheureuse s'imaginait qu'elle ne rencontrerait que des cœurs durs, sans pitié, qu'elle serait repoussée de partout comme une pestiférée, comme une maudite.... Alors, c'était pour elle et ses enfants la misère dans ce qu'elle a de plus horrible, la faim avec ses tortures, les nuits sans abri dans les champs ou les bois, par le vent, par la pluie, sous les orages.

Voilà donc où avait abouti cette brillante destinée qui lui avait été promise.

—Oh ! ma mère ! oh ! mon père ! s'écria-t-elle avec angoisse, saisie d'un subit et profond découragement.

Georges et Edouard paraissaient ne plus se ressentir de la fatigue de la marche, car ils couraient dans le pré, cueillant des marguerites et des renoncules dont ils faisaient chacun un bouquet pour leur mère.

—C'est pour maman, c'est pour maman, disaient-ils.

—Chers petits ! soupira Paule.

Un bruit de grelots la fit tressaillir et elle releva la tête.

C'était, sur la route, venant de son côté, une solide carriole de paysan, traînée par un cheval vigoureux. La voiture était loin encore, et cependant, mêlés à la sonnerie des grelots, de joyeux éclats de rire arrivaient aux oreilles de la comtesse.

—Je me sens découragée, murmura-t-elle, mais je ne dois pas me laisser abattre ; sous peine de faillir à mon devoir, il faut que je sois forte, il le faut pour mes enfants !

La carriole n'était plus qu'à quelques pas ; quatre personnes, dont deux enfants, s'y tenaient un peu serrées. Les enfants, un petit garçon de cinq à six ans, et une fillette qui pouvait avoir quatre ans, étaient assis sur la banquette entre un homme et une femme, le père et la mère, sans doute.

L'homme était un paysan dans la force de l'âge, à la figure réjouie, heureuse ; la femme, jeune encore, avait le teint hâlé, mais ses yeux brillaient d'un vif éclat en regardant son mari et ses enfants, et tout en elle respirait la joie et disait qu'elle ne changerait pas son bonheur pour celui d'une reine.

Ils passèrent, et pendant un long instant la comtesse les suivit des yeux. Elle pensait à Etienne et à ce qu'elle aurait pu être ; au bonheur pareil à celui de cette villageoise qu'elle avait dédaigné. Et avec plus de violence que jamais, elle sentit le regret la mordre au cœur.

Ils avaient un père, ces enfants qui venaient de passer, et les siens n'en avaient plus !....

Oh ! ses enfants ! C'était plus encore que toute leur destinée qui l'effrayait. Ah ! s'il n'eût fallu que mourir pour les préserver des douleurs de la vie, pour qu'ils fussent à l'abri de l'adversité, comme elle eût fait avec joie le sacrifice de sa triste existence !

Si peu croyant que l'on soit, quand le malheur s'abat sur nous, c'est toujours à la prière qu'on a recours, c'est Dieu qu'on appelle à son aide ; et celui qui a blasphémé aux jours prospères, devient humble et suppliant aux heures mauvaises.

La comtesse Paule n'était point dans ce cas ; mais elle avait à demander à Dieu de lui donner la force et de ne pas l'abandonner. Elle pria et fit prier ses enfants avec elle.

Après, l'âme un peu réconfortée, elle se remit en route.

A midi, on déjeuna assez convenablement dans une auberge, où l'on se reposa deux heures. Là, Paule demanda dans quelle direction se trouvait la ville de Dijon.

—Oh ! lui répondit-on, la ville de Dijon, c'est loin, bien loin d'ici.

Toutefois, on lui indiqua un point de la rose des vents en lui disant :

—Dijon est là.

Elle remercia et, quand elle sortit de l'auberge, elle prit le chemin qui se dirigeait le plus directement vers le point qu'on lui avait indiqué.

Le soir, nos fugitifs s'arrêtèrent dans un village et la mère eut le bonheur de trouver un lit pour elle et ses enfants.

Le lendemain et les trois jours qui suivirent, ce furent les mêmes fatigues, toujours augmentées des fatigues de la veille, les mêmes inquiétudes, les mêmes tourments. Presque constamment, Paule devait porter Edouard dont les petites jambes se gonflaient, dont les pieds mignons s'enflaient.

Ils étaient pourtant bien vaillants les pauvres petits, Georges surtout, qui comprenait déjà les douleurs de sa mère et s'efforçait de la consoler par ses caresses, renfonçant ses propres larmes pour ne pas augmenter l'affliction de la malheureuse femme.

A Edouard qui le regardait tristement en murmurant :

—J'ai mal !

Georges répondait :

—Ne pleure pas, petit frère, ça ferait de la peine à maman !

Et prenant un petit air brave, Georges disait, en caressant son petit frère :

—C'est fini, fini !

Parfois, cependant, le chagrin et la souffrance l'emportaient sur le courage et la résignation, et ces trois êtres que la fatalité poursuivait se jetaient dans les bras l'un de l'autre en éclatant en sanglots.

Au moins une fois chaque jour, tant elle avait peur de s'égarer ou de trop dévier de son chemin, Paule demandait à piétons qu'elle rencontrait dans quelle direction se trouvaient Dijon et Châlon-sur-Saône. On ne pouvait pas toujours lui dire : c'est de ce côté ; mais quand on lui avait répondu : Dijon se trouve là et Châlon-sur-Saône là, elle poursuivait sa marche vers ces points vagues et lointains de l'immense horizon.

D'ailleurs les quatre points cardinaux lui servaient de boussole, et à l'aide des différentes positions du soleil pendant l'évolution diurne de la terre elle commençait à s'orienter elle-même.

Elle était en route depuis cinq jours, et c'était à peine si l'on avait fait seize ou dix-huit lieues ; pourtant les trois premiers jours on avait bien marché, bien marché Mais maintenant les enfants et elle-même se fatiguaient plus vite ; il fallait s'arrêter souvent pour se reposer, reprendre des forces ; elle sentait que les siennes diminuaient d'une façon inquiétante et qu'elle n'était réellement soutenue que par une espèce de fièvre.

Et elle calculait qu'il lui faudrait marcher encore pendant plus de vingt ou vingt-cinq jours pour arriver à Beaune. Etait-ce possible ? N'était-ce pas à une folle entreprise qu'elle s'était laissé entraîner ?

Elle avait déjà dépensé vingt francs ; dans quelques jours il ne lui resterait plus un sou. Alors, comme elle se l'était dit, il faudrait mendier !

C'était épouvantable ! C'était horrible !

N'importe, pour ses enfants elle tendrait la main, elle implorerait les âmes charitables ; mais si, comme elle en avait peur, on la repoussait, que ferait-elle ? Quand ses enfants lui diraient : "Maman, nous avons faim" serait-elle donc forcée de leur répondre en pleurant, la gorge étranglée par la douleur : "Je n'ai plus un seul morceau de pain à vous donner !"

Quatre ou cinq fois déjà, des rouliers et des marchands forains ambulants les avaient pris en pitié, fait monter dans leur voiture et manger avec eux ; mais la pauvre femme ne pouvait pas compter qu'elle rencontrerait constamment des rouliers et des marchands complaisants et compatissants.

Et puis comme il était pénible à la comtesse de Verdraine d'avoir à répondre aux questions des uns et des autres.

—D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ?

Paule mentait, n'osant pas et ne voulant pas dire la vérité. Elle répondait, rouge de confusion :

—Nous avions une modeste aisance ; mais un événement, un malheur imprévu nous a ruinés, je suis veuve, mon mari m'a laissée sans ressources avec mes deux enfants ; j'ai des parents en Bourgogne, je vais près d'eux chercher un asile.

Le soir de ce cinquième jour, nos trois infortunés couchèrent sur de la paille dans une grange hospitalière.

Le matin, Paule se sentit très faible, ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, elle avait des frissons ; si elle avait pu se regarder dans un miroir elle aurait été épouvantée. Elle était en proie à une fièvre ardente.

—Ce ne sera rien, se dit-elle, cela se passera.

Cependant, comme elle aurait voulu rester la journée toute entière dans cette grange, sur cette paille !

Mais comme le Juif-Errant il fallait marcher.

Elle se remit en route, tenant par la main les deux petits garçons, les traînant presque.

A midi, en se reposant pour la quatrième ou cinquième fois, ils mangèrent le reste des provisions mises le matin dans le petit sac de voyage.

Tous trois étaient bien fatigués : mais on était loin de toute habitation et Paule sentait la nécessité de faire une nouvelle étape et d'arriver à un village. On marcha encore pendant une heure. Tout à coup, la mère s'arrêta, ne pouvant plus avancer ; il lui sembla que ses jambes s'étaient subitement engourdies. Les enfants étaient également exténués, à bout de courage. Paule, rassemblant tout ce qui lui restait de force, prit Edouard dans ses bras, dit à Georges de s'accrocher à la jupe de sa robe, et tous trois pénétrèrent ainsi dans un bois qui bordait la route et où la pauvre mère voulait trouver, pour elle et ses chers petits, deux heures de repos et de sommeil.

La comtesse se fut à peine étendue au pied d'un arbre qu'elle s'endormit profondément. Mais était-ce bien un sommeil réparateur, un sommeil naturel qui lui apportait l'oubli momentané de son malheur, la délivrait pour un instant de ses souffrances et de ses noires pensées ?

Les deux enfants n'avaient pas tardé à s'endormir aussi, aux côtés de leur mère, tenant chacun une de ses mains.

Rien ne vint troubler la solitude que Paule avait cherchée, et quand Georges et Edouard se réveillèrent, leur mère dormait encore, et cependant le soleil avait disparu derrière les montagnes de l'occident et la nuit commençait à venir. L'atmosphère s'était rafraîchie, car un aigre vent de bise s'était mis à souffler, faisant craquer les branches tordues des vieux châtaigniers.

Edouard se rapprocha de son frère, et tous deux éprouvant la sensation du froid, se pressèrent l'un contre l'autre pour se réchauffer et aussi pour se rassurer, car il leur semblait entendre au fond du bois des bruits étranges.

Au bout d'un long instant, voyant que leur mère ne se réveillait pas, Georges l'appela :

—Maman, maman !

Elle ne fit pas un mouvement.

Les deux petits couvrirent sa figure de baisers.

Rien.

Georges l'appela plus fort, la tirant par le bras.

Il lui disait :

—Maman, voici la nuit, nous avons peur, j'entends hurler les loups, ils vont venir, maman, réveille-toi !

Toujours rien, la mère ne se réveillait pas.

Alors les deux petits se mirent à pleurer et bientôt furent pris d'une profonde terreur.

—Au secours, au secours ! cria George de toutes ses forces.

Aucune voix ne répondit ; ils étaient comme au fond d'un désert. Georges, aiguillonné par l'épouvante, saisit la main de son frère et l'entraîna sur la route continuant de crier au secours !

Et les voilà marchant, courant, espérant toujours qu'ils allaient rencontrer quelque voyageur.

Ne voyant personne, n'entendant rien, ils voulurent retourner près de leur mère ; mais la nuit était venue tout à fait, une nuit sombre, car le ciel s'était couvert de nuages, et en appelant : maman, maman ! les pauvres petits s'égarèrent.

Cela dura une heure, plus peut-être ; enfin n'en pouvant plus, saisis par le froid, torturés par la faim et la soif, n'ayant plus la force de faire un pas, ils tombèrent sur le chemin, en répétant d'une voix faible, lamentable :

—Maman, maman !

Personne hélas ! personne ne vint à passer.

Le vent soufflait toujours, apportant de loin le bruit des aboiements des chiens errants. La lune et les étoiles restaient cachées dans les nuages épais. Il y avait de l'orage dans l'air.

Les enfants tremblaient de peur et pleuraient serrés dans les bras l'un de l'autre. Après avoir crié de toutes leurs forces, ils n'osaient plus parler. Les arbres, les buissons, les nuages, tout prenait à leurs yeux des formes effrayantes. Georges, en proie lui-même à une terreur insurmontable, essayait cependant de rassurer son frère.

Une longue heure s'écoula encore.

Enfin, tout à coup, un bruit de pas sur la route attira l'attention de Georges, qui se dressa debout et aida Edouard à se relever.

Un homme attardé, qui pressait le pas pour regagner sa demeure, parut. Cet homme était un cantonnier. Les deux enfants se placèrent résolument devant lui.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit Georges d'une voix suppliante, venez au secours de maman, venez vite ; elle est là, dans le bois ; elle ne veut pas se réveiller et nous avons bien peur !

—Tu dis, petit, que ta mère est là, dans le bois, où, à quel endroit ?

—Plus loin, là-bas ; oh ! venez, venez !

—Mais oui, petit, mais oui, conduis-moi.

Edouard s'était remis à pleurer, tant ses pauvres petits pieds endoloris le faisaient souffrir. Le cantonnier le prit dans ses bras et répéta, s'adressant à Georges :

—Petit, conduis-moi.

Hélas ! l'enfant ne se retrouva plus. Et, d'ailleurs, comment aurait-il pu reconnaître les lieux, la nuit ? Nous l'avons dit, il s'était égaré et marchait dans une direction opposée à celle qu'il aurait dû suivre.

Edouard s'était endormi, la tête sur l'épaule du brave cantonnier.

Au loin, l'orage s'annonçait par des éclairs et les sourds grondements du tonnerre.

—Voyons, mon petit homme, dit le cantonnier à Georges, avant peu la pluie va tomber et nous ne pouvons pas passer la nuit ici à chercher inutilement ta maman. Sans aucun doute, elle s'est réveillée et s'est rendue au village où nous allons aller et où nous la retrouverons demain, car, bien sûr, elle doit vous chercher aussi.

Cela dit, le brave homme hissa Georges sur son autre épaule et partit au pas de course.

II

LES ENFANTS PERDUS.

Tout en rentrant dans sa pauvre maisonnette, le cantonnier dit à sa femme :

—Soigne ces deux enfants que j'ai trouvés sur la route.

Puis il sortit et parcourut le village demandant à toutes les personnes qu'il put voir si l'on avait entendu parler d'une femme cherchant ses deux enfants.

Et il racontait ce qui lui était arrivé sur la route.

Partout on lui répondit :

—Nous n'avons entendu parler de rien.

Il revint chez lui très inquiet.

Cédant sans hésitation aux entraînements de son cœur, le brave homme avait bien pu emporter les deux petits garçons dans sa pauvre demeure, mais il ne pouvait pas les garder.

Il avait une fillette qui commençait à travailler et le ménage était trop nécessiteux pour pouvoir s'imposer n'importe quelle charge.

—C'est dommage, lui dit sa femme, en regardant les deux frères qui dormaient l'un contre l'autre, ils sont si gentils !

—Oui, et bien sûr, ce ne sont pas des enfants de paysans comme nous.

—Enfin, qu'est-ce que nous allons en faire ?

—Je ne sais pas, fit l'homme en se grattant le front.

—Pourtant, tu ne peux pas penser à les reporter sur le grand chemin.

—Il faudra voir le maire. En attendant, laissons-les dormir. Ont-ils bien mangé ?

—Comme des petits ogres ; ils mouraient de faim.

—Bon. Il faut que demain matin je sois de bonne heure à mon travail. Toi, tu conduiras les deux petits chez M. le maire, il les fera parler, et l'on pourra savoir peut-être d'où ils viennent et qui ils sont.

—Et si l'on n'apprend rien ?

—Ce serait fâcheux, car il faudrait les mettre aux enfants trouvés.

—Pauvres chérubins ! Et dire que leur mère, en ce moment, les cherche et se désole.

—A moins qu'elle ne les ait perdus volontairement.

—Veux-tu te taire ; est-ce que ces choses-là arrivent ?

—Hum, hum ! Dis-moi donc un peu d'où viennent les enfants de la grande maison ?

—D'abord, il y a les orphelins.

—Oui. Et les autres ?

—Est-ce que je sais, moi, est-ce que je peux dire ?.... Non, vois-tu, non, je ne peux pas admettre qu'il y ait des mères capables d'abandonner leurs enfants la nuit, sur les grandes routes, exposés à être dévorés par quelque méchante bête ; jamais, jamais je ne croirai ça ! Mais regarde donc comme ils sont mignons, comme ils sont beaux malgré leur pâleur !

—C'est vrai, et j'en suis de plus en plus convaincu, ce ne sont pas des enfants de paysans ou d'ouvriers. Vois, Jeanne, comme leur peau est fine et blanche.

En parlant ainsi, l'homme avait écarté la chemise de Georges.

—Tiens, fit la femme, qu'est-ce qu'il a là, le petit ?

—Une petite médaille, qui me paraît être d'or, une médaille de la vierge. Regarde, l'autre a aussi la pareille médaille.

—Cela nous dit qu'ils sont baptisés et chrétiens comme nous.

A ce moment Georges s'agita en murmurant :

—Maman ! maman !

—Oh ! le cher mignon, fit la femme, il appelle sa mère.

Elle se pencha sur l'enfant et l'embrassa.

Georges, à demi réveillé par cette caresse, passa ses petits bras autour du cou de Jeanne et lui rendit son baiser en murmurant encore :

—Maman ! maman !

Puis il ouvrit tout à fait ses yeux qui prirent aussitôt une expression de terreur :

—Ce n'est pas maman, fit-il, mon Dieu ! mon Dieu !

Et le pauvre petit poussa des cris déchirants qui réveillèrent son frère.

Les larmes sont contagieuses comme le rire. Edouard se mit à crier et à pleurer aussi, en appelant sa mère.

Alors la femme se mit à dorloter, à caresser le plus petit, pendant que son mari essayait de consoler le plus grand.

—Nous irons la chercher ta maman, dit le cantonnier, et nous la trouverons. Mais dis-moi, mon petit ami, comment t'appelles-tu ?

—Georges.

—Et ton frère ?

—Il s'appelle Edouard.

—Avez-vous encore votre père ?

—Il est mort.

—Comment s'appelait-il, ton père ?

George se rappela la recommandation que lui avait faite sa mère de ne dire à personne qui ils étaient et répondit :

—Il s'appelait papa.

—Qu'est-ce qu'il faisait, ton papa ?

—Je ne sais pas, il était riche....

—Où demeuriez-vous ?

—Là-bas, là-bas, bien loin.

—Dans une ville ?

L'enfant secoua la tête.

—Dans un village, alors ; quel est le nom de ce village ?

—Je ne sais pas.

—Et tu ne sais pas non plus où vous alliez avec votre maman ?

—Non, je ne sais pas.

Tout à coup, l'enfant fut pris d'un tremblement convulsif, et se remettant à sangloter il s'écria :

—Les loups ont mangé maman dans le bois.... Là, là.... ils vont venir pour nous manger aussi !

Et se pressant contre le cantonnier, il ajouta :

—Monsieur, monsieur, défendez-nous ; défendez Edouard.... il est si petit !

Jeanne regardait son mari avec une sorte d'effroi.

—Le pauvre enfant aura fait quelque vilain rêve, dit le cantonnier.

Il ne se trompait pas. Georges s'était endormi sous l'impression d'une épouvante indicible. Souvent il avait entendu la vieille Marianne parler des loups, et dans un horrible songe qui l'avait agité dans son sommeil, il avait vu des loups se jeter sur sa mère et la dévorer.

La vive et terrible impression de ce rêve venait de ressaisir l'enfant, et dans son esprit troublé, dans son cerveau affaibli par les fatigues, la vision était devenue pour lui une réalité.

Son désespoir était navrant ; il se tordait comme pris de convulsions, en répétant sans cesse :

—Maman, maman ! Les loups, les loups !

Jeanne ne savait plus ce qu'elle pouvait faire pour apaiser cette immense douleur.

Ce fut sa fille, une enfant de douze ans, qui y parvint avec de douces paroles et à force de baisers.

Le matin, comme il avait été dit, le cantonnier étant parti pour se rendre à son poste, Jeanne habilla les deux frères et les conduisit chez le maire qui savait déjà, par la rumeur publique, que le cantonnier avait trouvé sur la route et amené chez lui deux jeunes enfants perdus.

Le magistrat municipal interrogea Georges dont les réponses furent à peu près les mêmes que celles faites au cantonnier et à sa femme. En somme, il ne put ou ne voulut fournir aucun renseignement pouvant servir à établir son identité et celle de son frère.

Edouard ne savait que répéter en balbutiant ce que disait Georges. Et quand celui-ci s'écriait :

—Les loups ont mangé maman !

Edouard répétait en frissonnant :

—Les loups ont mangé maman !

Cependant, pressé de nouvelles questions, Georges raconta comment sa mère, son frère et lui, se trouvant très fatigués, ils étaient entrés dans le bois pour dormir; comment son frère et lui, s'étant réveillés presqu'à la nuit, il leur avait été impossible de faire sortir de son sommeil leur mère, qui restait étendue sans mouvement au pied de l'arbre où elle s'était couchée ; comment enfin, épouvantés, ils avaient couru chercher du secours et s'étaient égarés, perdus dans la nuit.

Le maire avait pâli et était très agité. Il pensait qu'elle ne dormait pas, cette mère que ses enfants n'avaient pu réveiller, mais qu'elle était morte, et qu'on la retrouverait au pied de l'arbre où elle s'était couchée.

Il dit à la femme du cantonnier :

—Jeanne, jusqu'à nouvel ordre, ces pauvres petits sont confiés à vos soins ; ils ne sauraient être placés en des mains plus sûres que les vôtres. J'ajoute qu'ils ne seront pas une charge pour vous ; sur ma demande, le conseil municipal vous votera d'urgence une somme convenable à titre d'indemnité. Emmenez ces enfants, Jeanne, et momentanément soyez leur mère.

—Oui monsieur le maire, répondit la cantonnière.

Et, ayant salué, elle prit Georges et Edouard par la main et se retira.

—Maintenant, se dit le maire, occupons-nous de la pauvre femme.

Au son de caisse, il fit appel à tous les hommes de bonne volonté de la commune qui voudraient se joindre à lui, à son adjoint et au garde champêtre pour explorer le bois de la Feuillade afin de retrouver la mère des deux enfants perdus.

Presque tout de suite, une quarantaine d'hommes se rendirent sur la place de la mairie, indiquée comme lieu de rendez-vous et d'où l'on devait partir.

Le maire remercia ses administrés de la promptitude avec laquelle ils s'étaient mis à sa disposition et les félicita de n'avoir pas craint de quitter leur travail pour accomplir un acte d'humanité et de dévouement.

—Hélas ! messieurs, ajouta-t-il avec un accent de tristesse profonde, j'ai bien peur que ce soit un cadavre que nous allons chercher !

La troupe se mit en marche, le maire et l'adjoint en tête. Au bout d'une demi-heure on arriva à la Feuillade et l'exploration du bois commença. Les premières recherches ne durèrent pas plus de vingt minutes.

Un homme cria tout à coup :

—Par ici ! par ici !

Les autres accoururent vers lui. Il était près du châtaignier sous lequel la mère et les enfants s'étaient couchés, et tenait à la main le sac de la comtesse.

—Voici ce que je viens de trouver là, dit-il, en remettant le sac au maire.

Et, continua-t-il, voyez : ces mousses piétinées, écrasées, arrachées n'indiquent-elles pas que plusieurs personnes se sont reposées à cet endroit ?

—Sans aucun doute, dit le maire, nous nous trouvons près de l'arbre où est parti l'élu des deux enfants. Mais leur mère, leur mère, où est leur mère ?

Il ouvrit le sac. Il contenait une bouteille vide, un verre, dans une moitié de feuille d'un vieux journal, un morceau de pain et un morceau de fromage durcis, puis au fond quelques sous et deux pièces d'or de vingt francs.

C'était tout. Pas un autre papier que la partie déchirée d'un journal.

—Messieurs, dit le maire, si cette trouvaille ne m'apprend point ce que je voudrais savoir, c'est-à-dire d'où viennent les deux enfants et qui ils sont, au moins elle me rassure un peu sur le sort de l'infortunée que nous cherchons. Elle n'est point morte, comme j'avais pu le supposer, comme je le craignais, car c'est à cette place que nous aurions trouvé son cadavre.

Elle dormait.... qui sait ? peut-être d'une espèce de sommeil léthargique. Il est vraisemblable que, en se réveillant à une heure avancée de la nuit, et en ne trouvant plus ses enfants près d'elle, saisie de terreur, d'épouvante, elle les a appelés et a couru de tous les côtés, les cherchant. Comme eux, elle s'est égarée, perdue ; et, certainement, elle n'a guère songé à ce sac de voyage qui contient probablement toute sa petite fortune.

Messieurs, nos recherches ne sont point terminées, nous allons battre la Feuillade dans tous les sens et dans toute son étendue.

Alors la troupe des explorateurs se dispersa.

Pendant plus de deux heures, le bois fut vainement fouillé partout. Plus aucune trace de la mère des deux enfants. Elle avait disparu. Que pouvait-elle être devenue ?

On revint au village découragé, et le maire envoya des exprès aux maires de toutes les communes voisines pour les instruire de ce qui se passait et les prier de l'aider dans ses recherches.

Dans quinze communes il y eut une enquête locale, des recherches ordonnées. Tout fut inutile. Nul ne vint réclamer les deux frères. La mère ne put être retrouvée.

C'était à croire que la malheureuse avait été dévorée par les loups, comme le disaient ses enfants. Mais il n'y avait pas de loups dans le bois de la Feuillade.

Cependant, dès le lendemain, le maire de Charnay,—c'est au village de Charnay qu'étaient Georges et Edouard,—le maire, disons-nous, avait réuni d'urgence le conseil municipal.

Le curé fut également appelé par le maire et prié de donner son avis sur l'événement et sur ce qu'il y avait à faire. Tout naturellement, car il en est toujours ainsi, les avis furent différents.

Les uns voulaient qu'on envoyât les deux enfants à Lyon pour être admis à l'hospice des Enfants-Trouvés.

A cela le maire répondit qu'on aurait tort de trop se hâter, qu'il fallait attendre au moins quelques jours et qu'on eût perdu tout espoir de retrouver la mère des enfants.

D'autres pensèrent que la commune devait adopter les orphelins et les faire élever à ses frais.

—Ils sont très intelligents ; qui sait si, s'ils ne nous feraient pas honneur un jour, s'ils ne deviendraient pas des hommes remarquables, peut-être des hommes célèbres.

—Mais, fit observer le maire, nous ne pouvons rien faire sans l'autorisation du préfet.

—Et puis, ajoutèrent les esprits pratiques, quand la commune a déjà de lourdes charges, quand elle a tant à faire pour ses chemins, pour ses écoles, quand elle a tant de pauvres à secourir et qu'elle ne peut pas toujours garantir de la misère, serait-il juste qu'elle grevât son budget au profit d'enfants étrangers ? D'ailleurs, la mère n'était pas morte et rien ne prouvait que le père le fût, car on ne pouvait s'en rapporter au dire du petit Georges.

On discuta alors une proposition du curé.

Les deux enfants seraient placés dans un pensionnat tenu par des religieux, à quelques kilomètres de Charnay. Le curé se faisait fort d'obtenir pour le plus jeune une bourse entière, une demi-bourse pour l'aîné; la commune ferait le reste.

—A combien se monte le prix de la pension ? demanda le maire.

—A quatre cents francs par an.

—Ce serait donc deux cents francs à donner !

—Deux cents francs, jamais, jamais ! exclamèrent plusieurs conseillers.

—En effet, monsieur l'abbé, dit le maire, la commune n'est pas assez riche pour pouvoir faire ce sacrifice.

—Hélas ! je ne peux faire plus que ce que je promets.

—Oui, monsieur le curé ; mais ce que la commune ne peut pas faire, le maire le peut. Je donnerai les deux cents francs.

—Ah ! vous êtes toujours le même, monsieur le maire.

—Et vous donc, monsieur le curé.

—Moi, c'est mon devoir.

—Et moi, c'est mon plaisir et celui de ma femme.

—Madame et vous, monsieur le maire, vous êtes deux grands cœurs. Ah ! il serait à désirer qu'il y eût dans chaque commune de France même désintéressement, même dévouement !

—Combien vous faut-il de temps pour négocier votre affaire avec le directeur du pensionnat ?

—Mais au moins une huitaine, il faut en référer à l'évêché qui subventionne l'établissement.